

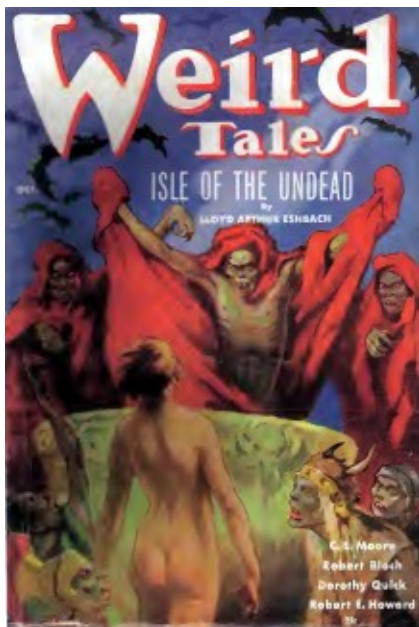
# La grande expérience de Keinplatz



**A. Conan Doyle**

**Gloubik Éditions  
2021**

Le texte qui suit est la traduction de *The Great Keinplatz Experiment* telle que publiée dans *Weird Tales* d'octobre 1936.



© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

De toutes les sciences qui ont intrigué les fils de l'homme, aucune n'a eu un tel attrait pour le savant professeur von Baumgarten que celles qui ont trait à la psychologie et aux relations mal définies entre l'esprit et la matière. Anatomiste célèbre, chimiste chevronné et l'un des premiers physiologistes d'Europe, ce fut un soulagement pour lui de se détourner de ces sujets et de mettre ses connaissances variées au service de l'étude de l'âme et des relations mystérieuses entre les esprits. Au début, lorsque, jeune homme, il commença à se plonger dans les secrets du mesmérisme, son esprit semblait errer dans un pays étrange où tout n'était que chaos et obscurité, si ce n'est qu'ici et là, quelque grand fait inexplicable et décousu se profilait devant lui. Cependant, au fil des années, et à mesure que la réserve de connaissances du digne professeur augmentait, car la connaissance engendre la connaissance comme l'argent porte intérêt, beaucoup de ce qui avait semblé étrange et inexplicable commença à prendre une autre forme à ses yeux. De nouveaux raisonnements lui devinrent familiers, et il perçut des liens de connexion là où tout avait été incompréhensible et surprenant. Par des expériences qui s'étendirent sur vingt ans, il obtint une base de faits sur laquelle il avait l'ambition d'édifier une nouvelle science exacte qui engloberait le mesmérisme, le spiritisme et tous les sujets apparentés. Il fut beaucoup aidé en cela par sa connaissance intime des parties les plus complexes de la physiologie animale qui traitent des courants nerveux et du fonctionnement du cerveau ; car

Alexis von Baumgarten était professeur régius de physiologie à l'université de Keinplatz et disposait de toutes les ressources du laboratoire pour l'aider dans ses profondes recherches.

Le professeur von Baumgarten était grand et mince, avec un visage de hachette et des yeux gris acier, qui étaient singulièrement brillants et pénétrants. Une longue réflexion avait creusé son front et contracté ses lourds sourcils, de sorte qu'il semblait porter un froncement de sourcils perpétuel, ce qui induisait souvent les gens en erreur quant à son caractère, car bien qu'astucieux, il avait le cœur tendre. Il était populaire parmi les étudiants, qui se rassemblaient autour de lui après ses cours et écoutaient avidement ses étranges théories. Souvent, il faisait appel à des volontaires parmi eux pour mener une expérience, de sorte qu'il n'y avait finalement pas un seul garçon de la classe qui n'avait pas, à un moment ou à un autre, été plongé dans une transe hypnotique par son professeur.

De tous ces jeunes passionnés de science, aucun n'égalait en enthousiasme Fritz von Hartmann. Il avait souvent semblé étrange à ses camarades de classe que le sauvage, l'insouciant Fritz, un jeune homme aussi fringant que celui qui était originaire de la Rhénanie, consacra le temps et la peine qu'il se donnait à la lecture d'ouvrages abscons et à des expériences. Le fait est, cependant, que Fritz était un homme qui savait et qui avait la tête faite. Quelques mois auparavant, il avait perdu son cœur pour la jeune Élise, la fille aux yeux bleus et aux cheveux jaunes du conférencier. Bien qu'il ait réussi à ap-

prendre de sa bouche qu'elle n'était pas indifférente à sa démarche, il n'avait jamais osé s'annoncer à sa famille comme un prétendant officiel. Il aurait donc eu du mal à voir la jeune femme s'il n'avait pas adopté l'expédient de se rendre utile au professeur. C'est ainsi qu'il était souvent invité chez le vieil homme, où il se soumettait volontiers à toutes sortes d'expériences, pourvu qu'il ait une chance de recevoir un regard brillant des yeux d'Élise ou un contact de sa petite main.

Le jeune Fritz von Hartmann était un assez beau garçon. Il y avait aussi de vastes terres qui lui reviendraient à la mort de son père. Pour beaucoup, il aurait semblé être un prétendant sérieux, mais Madame désapprouvait sa présence dans la maison et faisait la leçon au professeur pour qu'il permit à un tel loup de rôder autour de leur agneau. Pour dire la vérité, Fritz avait une mauvaise réputation à Keinplatz. Il ne participa jamais à une émeute, un duel ou tout autre méfait, mais le jeune Rhéna passait pour un meneur. Personne n'utilisait un langage plus libre et plus violent, personne ne buvait plus, personne ne jouait plus souvent aux cartes, personne n'était plus oisif, sauf pour un sujet solitaire. Il n'est pas étonnant, alors, que la bonne *Frau Professorin* ait abrité sa *fraulein* sous son aile, et n'ait pas apprécié les attentions d'un si mauvais sujet. Quant au digne conférencier, il était trop absorbé par ses étranges études pour se faire une opinion sur le sujet dans un sens ou dans l'autre.

Pendant de nombreuses années, une ques-

tion s'immisça dans ses pensées. Toutes ses expériences et ses théories tournaient autour d'un seul point. Cent fois par jour, le professeur se demandait s'il était possible pour l'esprit humain d'exister hors du corps pendant un certain temps et d'y revenir ensuite. Lorsque cette possibilité lui avait été suggérée pour la première fois, son esprit scientifique s'était révolté contre elle. Elle se heurtait trop violemment aux idées préconçues et aux préjugés de sa formation initiale. Peu à peu, cependant, alors qu'il avançait de plus en plus loin sur la voie de la recherche originale, son esprit s'était débarrassé de ses vieilles chaînes et était devenu prêt à faire face à toute conclusion qui pourrait concilier les faits. De nombreux éléments lui firent croire qu'il était possible que l'esprit exista en dehors de la matière. Enfin, il lui vint à l'esprit que la question pourrait être définitivement tranchée par une expérience audacieuse et originale.

— Il est évident, remarqua-t-il dans son célèbre article sur les entités invisibles - qui parut dans le *Keinplatz Wochenliche Medicalschrift* à peu près à cette époque, et qui surprit le monde scientifique tout entier - il est évident que, dans certaines conditions, l'âme ou l'esprit se sépare du corps. Dans le cas d'une personne mesméri-sée, le corps est dans un état cataleptique, mais l'esprit l'a quitté. Peut-être répondez-vous que l'âme est là, mais dans un état de dormance. Je réponds qu'il n'en est rien, sinon comment expliquer l'état de clairvoyance, qui est tombé dans le discrédit par la friponnerie de certains scélérats, mais dont on peut facilement démontrer qu'il est

un fait incontestable ?

» J'ai pu moi-même, avec un sujet sensible, obtenir une description exacte de ce qui se passait dans une autre pièce ou une autre maison. Comment expliquer une telle connaissance par une autre hypothèse que celle que l'âme du sujet a quitté le corps et erre dans l'espace ? Pendant un moment, elle est rappelée par la voix de l'opérateur et dit ce qu'elle a vu, puis elle s'envole à nouveau dans l'air. Comme l'esprit est par nature invisible, nous ne pouvons pas voir ces allées et venues, mais nous voyons leur effet sur le corps du sujet, maintenant rigide et inerte, maintenant luttant pour raconter des impressions qui n'auraient jamais pu lui parvenir par des moyens naturels.

» Il n'y a qu'un seul moyen, à mon avis, de démontrer ce fait. Bien que nous soyons incapables, dans la chair, de voir ces esprits, nos propres esprits, si nous les séparions du corps, seraient conscients de la présence des autres. J'ai donc l'intention, dans un instant, d'hypnotiser l'un de mes élèves. Ensuite, je me mesmérifierai moi-même d'une manière qui m'est devenue facile. Après cela, si ma théorie est valable, mon esprit n'aura aucune difficulté à rencontrer et à communier avec l'esprit de mon élève, tous deux étant séparés du corps. J'espère pouvoir communiquer le résultat de cette intéressante expérience dans un prochain numéro de la *Keinplatz Wochenliche Medicalschrift*.

Lorsque le bon professeur eut finalement tenu sa promesse et publié un compte rendu de

ce qui s'était passé, le récit était si extraordinaire qu'il fut reçu avec une incrédulité générale. Le ton de certains journaux était si offensant dans leurs commentaires sur le sujet que le savant en colère déclara qu'il n'ouvrirait plus jamais la bouche et ne ferait plus jamais référence à ce sujet de quelque manière que ce soit - une promesse qu'il a fidèlement tenue. Ce récit a cependant été compilé à partir des sources les plus authentiques, et les événements qui y sont cités peuvent être considérés comme substantiellement corrects.



Il se trouve que, peu de temps après que le professeur von Baumgarten eut conçu l'idée de l'expérience susmentionnée, il rentrait chez lui après une longue journée de laboratoire, lorsqu'il rencontra une foule d'étudiants hystériques qui venaient de sortir d'une brasserie. À leur tête, à moitié ivre et très bruyant, se trouvait le jeune Fritz von Hartmann. Le professeur aurait voulu les dépasser, mais son élève l'intercepta en courant.

— Heh ! mon digne maître, dit-il en prenant le vieil homme par la manche et en l'entraînant avec lui sur la route. Il y a quelque chose que je dois vous dire, et il m'est plus facile de le dire maintenant, quand la bonne bière bourdonne dans ma tête, qu'à un autre moment.

— Qu'est-ce que c'est, alors, Fritz ? demanda le physiologiste en le regardant avec une légère surprise.



— J'ai entendu dire, *mein Herr*, que vous êtes sur le point de faire une expérience merveilleuse dans laquelle vous espérez sortir l'âme d'un homme de son corps, puis la remettre. N'est-ce pas ?

— C'est vrai, Fritz.

— Et avez-vous pensé, mon cher monsieur, que vous pourriez avoir quelques difficultés à trouver quelqu'un sur qui essayer cela ? *Potztausend*<sup>1</sup> ! Supposez que l'âme s'en aille et ne revienne pas. Ce serait une mauvaise affaire. Qui doit prendre le risque ?

— Mais, Fritz, s'écria le professeur, très surpris par cette vision des choses, j'avais compté sur votre aide pour cette tentative. Vous ne m'abandonnerez sûrement pas. Considérez l'honneur et la gloire.

— Considérez les sornettes ! s'écria l'étudiant en colère. Dois-je toujours être payé ainsi ? Ne suis-je pas resté deux heures sur un isolateur en verre pendant que vous versiez de l'électricité dans mon corps ? N'avez-vous pas stimulé mes nerfs phréniques, en plus de ruiner ma digestion avec un courant galvanique autour de mon estomac ? Vous m'avez hypnotisé trente-quatre fois, et qu'ai-je obtenu de tout cela ? Rien. Et maintenant vous voulez m'enlever mon âme, comme vous enlèveriez les rouages d'une montre. C'est plus que ce que la chair et le sang peuvent supporter.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria le professeur

1 saperlipopette

dans une grande détresse. C'est très vrai, Fritz. Je n'y avais jamais pensé auparavant. Si vous pouvez seulement suggérer comment je peux vous dédommager, vous me trouverez prêt et disposé.

— Alors écoutez, dit Fritz, solennel. Si vous me donnez votre parole qu'après cette expérience, je pourrai avoir la main de votre fille, alors je suis prêt à vous aider ; mais sinon, je n'aurai rien à voir avec cela. Ce sont mes seules conditions.

— Et que dirait ma fille à cela ? s'exclama le professeur, après une pause d'étonnement.

— Élise s'en réjouirait, répondit le jeune homme. Nous nous aimons depuis longtemps.

— Vous êtes un jeune homme au grand cœur, et l'un des meilleurs sujets d'étude que j'aie jamais connus... c'est-à-dire quand vous n'êtes pas sous l'influence de l'alcool. Mon expérience doit être réalisée le 4 du mois prochain. Vous vous présenterez au laboratoire de physiologie à 12 heures. Ce sera une grande occasion, Fritz. Von Gruben vient d'Iéna, et Hinterstein de Bâle. Les principaux hommes de science de toute l'Allemagne du Sud seront là.

— Je serai ponctuel, dit brièvement l'étudiant.

Et les deux se séparèrent.



Le professeur n'exagérait pas quand il parlait de l'intérêt général suscité par sa nouvelle expé-

rience psychophysiological. Bien avant que l'heure ne soit arrivée, la salle était remplie d'une galaxie de talents. Outre les célébrités qu'il avait mentionnées, était venu de Londres le grand professeur Lurcher, qui venait d'établir sa réputation par un remarquable traité sur les centres cérébraux. Plusieurs grandes lumières du corps spirite avaient également fait un long voyage pour être présentes, ainsi qu'un ministre de l'église swedenborgienne, qui estimait que les travaux pourraient jeter quelque lumière sur les doctrines de la Rose-Croix.

L'apparition du professeur von Baumgarten et de son sujet sur l'estrade suscita des applaudissements considérables de la part de cette éminente assemblée. Le conférencier, en quelques mots bien choisis, expliqua quelles étaient ses vues et comment il se proposait de les vérifier.

— Je soutiens, dit-il, que lorsqu'une personne est sous l'influence du mesmérisme, son esprit est pour le moment libéré de son corps, et je défie quiconque d'avancer une autre hypothèse qui expliquerait le fait de la clairvoyance. J'espère donc qu'en hypnotisant mon jeune ami ici présent, puis en me mettant moi-même en transe, nos esprits pourront communier ensemble, bien que nos corps soient immobiles et inertes. Après un certain temps, la nature reprendra ses droits, nos esprits retourneront dans nos corps respectifs, et tout sera comme avant. Avec votre aimable autorisation, nous allons maintenant tenter l'expérience.

Les applaudissements se renouvelèrent à ce

discours, et l'auditoire s'installa dans le silence de l'attente. En quelques passes rapides, le professeur hypnotisa le jeune homme, qui s'affaissa sur sa chaise, pâle et rigide. Il sortit ensuite de sa poche un globe de verre brillant et, en concentrant son regard dessus et en faisant un effort mental important, il réussit à se mettre dans le même état. C'était un spectacle étrange et impressionnant de voir le vieil homme et le jeune homme assis ensemble dans le même état cataleptique. Où donc leurs âmes s'étaient-elles enfuies ? Telle était la question qui se posait à chacun des spectateurs.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis dix, puis quinze, puis quinze autres, tandis que le professeur et son élève restaient assis, raides, sur l'es-trade. Pendant ce temps, aucun son ne fut entendu par les savants rassemblés, mais tous les yeux étaient rivés sur les deux visages pâles, à la recherche des premiers signes de retour à la conscience.

Près d'une heure s'était écoulée avant que les observateurs patients ne soient récompensés. Une légère rougeur revint sur les joues du professeur von Baumgarten. L'âme revenait une fois de plus dans sa demeure terrestre. Soudain, il étira ses bras fins comme quelqu'un qui s'éveille du sommeil, et se frottant les yeux, il se leva de sa chaise et regarda autour de lui comme s'il réalisait à peine où il était.

— *Tausend Teufel* ! s'exclama-t-il en prononçant un formidable serment sud-allemand, au grand étonnement de son auditoire et au dégoût

du Swedenborgianisme. Où suis-je donc, par Henker, et que s'est-il passé ? Oh, oui, je me souviens maintenant. Une de ces expériences mesmériques absurdes. Il n'y a pas de résultat cette fois-ci, car je ne me souviens de rien du tout depuis que je suis devenu inconscient ; vous avez donc fait tous vos longs voyages pour rien, mes amis savants, et une très bonne blague, aussi.

À quoi le professeur de physiologie de Regius éclata de rire et se frappa la cuisse d'une manière très indécente. Le public était si furieux de ce comportement inconvenant de la part de son hôte, qu'il aurait pu y avoir une perturbation considérable, sans l'intervention judicieuse du jeune Fritz von Hartmann, qui s'était maintenant remis de sa léthargie. S'avancant sur le devant de la plate-forme, le jeune homme s'excusa de la conduite de son compagnon.

— J'ai le regret de vous dire, dit-il, que c'est une sorte de harum-scarum, bien qu'il ait paru si grave au début de cette expérience. Il souffre encore d'une réaction mesmérique et ne peut guère répondre de ses paroles. Quant à l'expérience elle-même, je ne la considère pas comme un échec. Il est très possible que nos esprits aient pu communier dans l'espace pendant cette heure ; mais, malheureusement, notre mémoire corporelle brute est distincte de notre esprit, et nous ne pouvons pas nous rappeler ce qui s'est passé. Je vais maintenant consacrer mes énergies à concevoir un moyen par lequel les esprits pourront se souvenir de ce qui leur arrive dans leur état libre, et j'espère que lorsque j'aurai mis au point ce moyen, j'aurai le plaisir de vous ren-

contrer tous une fois de plus dans cette salle, et de vous montrer le résultat.

Ce discours, venant d'un si jeune étudiant, provoqua un étonnement considérable dans l'assistance, et certains furent enclins à s'offenser, pensant qu'il prenait un peu trop d'importance. La majorité, cependant, le considéra comme un jeune homme de grande promesse, et de nombreuses comparaisons furent faites en quittant la salle entre sa conduite digne et la légèreté de son professeur, qui, pendant les remarques ci-dessus, riait de bon cœur dans un coin, nullement découragé par l'échec de l'expérience.

Bien que tous ces savants sortissent de la salle de conférence avec l'impression qu'ils n'avaient rien vu de remarquable, en fait, l'une des choses les plus merveilleuses de toute l'histoire du monde venait de se produire sous leurs yeux. Le professeur von Baumgarten avait eu raison dans sa théorie, au point que son esprit et celui de son élève avaient été pendant un certain temps absents de leurs corps. Mais ici, une complication étrange et imprévue se produisit. À leur retour, l'esprit de Fritz von Hartmann était entré dans le corps d'Alexis von Baumgarten, et celui d'Alexis von Baumgarten avait élu domicile dans le corps de Fritz von Hartmann. D'où l'argot et la grossièreté qui sortaient des lèvres du professeur sérieux, et d'où aussi les mots lourds et les déclarations graves qui tombaient de l'étudiant négligent. C'était un événement sans précédent, et pourtant personne ne le savait, surtout pas ceux qu'il concernait.



Le corps du professeur, soudainement conscient d'une grande sécheresse au fond de la gorge, sortit dans la rue, tout en gloussant sur le résultat de l'expérience, car l'âme de Fritz, à l'intérieur, était insouciante à la pensée de la jeune mariée qu'il avait si facilement gagnée. Son premier réflexe fut de monter à la maison pour la voir, mais en y réfléchissant, il conclut qu'il serait préférable de rester jusqu'à ce que Madame Baumgarten soit informée par son mari de l'accord qui avait été conclu. Il descendit donc jusqu'à l'auberge de l'Homme Vert, qui était l'un des lieux de rendez-vous favoris des étudiants les plus sauvages, et courut, en agitant bruyamment sa canne en l'air, dans le petit salon où étaient assis Spiegler et Muller, ainsi qu'une demi-douzaine d'autres joyeux compagnons.

— Ha, ha ! les garçons, cria-t-il. Je savais que je vous trouverais ici. Buvez, c'est ma tournée, et demandez ce que vous voulez ; je vais me faire plaisir aujourd'hui.

Si l'homme vert qui était représenté sur le panneau de cette auberge bien connue était soudainement entré dans la pièce et avait demandé une bouteille de vin, les étudiants n'auraient pas pu être plus étonnés qu'ils ne l'étaient par cette entrée inattendue de leur professeur vénéré. Ils étaient si étonnés que, pendant une minute ou deux, ils le regardèrent avec une stupéfaction totale sans être capables de répondre à son invitation chaleureuse.

— *Donner und Blitzen !* s'écria le professeur,

furieux. Qu'est-ce qui vous prend, alors ? Vous restez assis là comme des cochons coincés à me regarder. Qu'est-ce que c'est, alors ?

— C'est l'honneur inattendu que vous... balbutia Spiegel depuis le fauteuil où il était assis.

— Honneur, balivernes ! dit le professeur, d'un ton sec. Pensez-vous que, parce qu'il m'est arrivé d'exposer le mesmérisme à un groupe de vieux fossiles, je suis trop fier pour m'associer à de vieux amis comme vous ? Sors de cette chaise, Spiegel, mon garçon, car c'est moi qui préside maintenant. De la bière, du vin ou du schnaps, mes amis... demandez ce que vous voulez, et mettez tout sur mon compte.

Jamais un tel après-midi n'avait eu lieu à l'auberge de l'Homme Vert. Les pichets de bière blonde écumante et les bouteilles de rhéнан au goulot vert circulaient joyeusement. Par degrés, les étudiants perdaient leur timidité en présence de leur professeur. Quant à lui, il criait, il chantait, il rugissait, il tenait en équilibre sur son nez une longue pipe à tabac et proposait de courir cent mètres contre n'importe quel membre de la compagnie. Le *kellner* et la serveuse se murmurèrent à l'extérieur de la salle leur étonnement devant de tels agissements de la part d'un professeur *regius* de la vieille université de Keimplatz. Ils eurent encore plus à chuchoter par la suite, car le savant fit détruire le couvre-chef du maître d'hôtel et embrassa la serveuse derrière la porte de la cuisine.

— Messieurs, dit le professeur en se levant, quoique un peu chancelant, au bout de la table,



et en tenant en équilibre dans sa main osseuse son haut verre à vin démodé, je dois maintenant vous expliquer quelle est la cause de cette fête.

— Écoutez ! Écoutez ! rugirent les étudiants en martelant leurs verres de bière contre la table ; un discours, un discours... silence pour un discours !

— Le fait est, mes amis, dit le professeur, rayonnant à travers ses lunettes, que j'espère très bientôt être marié.

— Marié ? s'écria un étudiant, plus audacieux que les autres. Madame est donc morte ?

— Madame qui ?

— Mais, Madame von Baumgarten, bien sûr.

— Je vois donc que vous savez tout de mes anciennes difficultés. Non, elle n'est pas morte, mais j'ai des raisons de croire qu'elle ne s'opposera pas à mon mariage.

— C'est très accommodant de sa part, remarqua l'un des membres de la compagnie.

— En fait, dit le professeur, j'espère qu'elle sera maintenant incitée à m'aider à trouver une épouse. Nous ne nous sommes jamais beaucoup entendus, elle et moi, mais j'espère maintenant que tout cela va se terminer et que, lorsque je me marierai, elle viendra habiter avec moi.

— Quelle famille heureuse ! s'exclama un plaisantin.

— Oui, en effet ; et j'espère que vous viendrez tous à mon mariage. Je ne citerai pas de

noms, mais voici ma petite fiancée !

Et le professeur agita son verre en l'air.

— À sa petite fiancée ! s'écrièrent les tapageurs, avec des éclats de rire. Buvons à sa santé. *Sie soll leben... hoch !*

Et c'est ainsi que l'on s'amusa encore plus vite et plus furieusement, tandis que chaque jeune homme suivait l'exemple du professeur et portait un toast à la fille de son cœur.



Pendant que toutes ces festivités se déroulaient à l'auberge de l'Homme Vert, une scène très différente se jouait ailleurs. Le jeune Fritz von Hartmann, au visage solennel et aux manières réservées, avait, après l'expérience, consulté et ajusté quelques instruments de mathématiques ; puis, après avoir adressé quelques mots péremptoires aux concierges, il était sorti dans la rue et s'était dirigé lentement vers la maison du professeur. Tout en marchant, il aperçut devant lui von Althaus, le professeur d'anatomie, et, accélérant le pas, il le rattrapa.

— dites, von Althaus ! s'exclama-t-il en lui tapant sur la manche. Vous me demandiez l'autre jour des renseignements sur la enveloppe moyenne des artères cérébrales. Maintenant, je trouve...

— *Donnerwetter !* s'écria von Althaus, qui était un vieux bonhomme poivré. Que diable voulez-vous dire par votre impertinence ? Je vous ferai comparaître devant le Sénat académique pour cela, monsieur !

Sur cette menace, il tourna les talons et s'en alla à toute vitesse. Von Hartmann fut très surpris de cette réception.

— C'est à cause de l'échec de mon expérience, se dit-il.

Et il poursuivit sa route avec humeur. Mais de nouvelles surprises l'attendaient. Il se hâtait lorsqu'il fut rattrapé par deux étudiants. Ces jeunes, au lieu de lever leur chapeau ou de montrer tout autre signe de respect, poussèrent un cri de joie sauvage dès qu'ils le virent, et se précipitant sur lui, le saisirent par chaque bras et commencèrent à le traîner avec eux.

— *Gott in Himmel !* rugit von Hartmann. Quelle est la signification de cette insulte sans pareille ? Où m'emmenez-vous ?

— Pour vider une bouteille de vin avec nous, répondirent les deux étudiants. Venez ! C'est une invitation que vous n'avez jamais refusée.

— Je n'ai jamais entendu une telle insolence de ma vie ! s'écria von Hartmann. Lâchez mes bras ! Je vais certainement vous faire renvoyer pour cela. Laissez-moi partir, je vous dis !

Et il donna un coup de pied furieux à ses ravisseurs.

— Oh, si vous décidez de vous mettre de mauvaise humeur, vous pouvez aller où vous voulez, dirent les étudiants en le libérant. Nous pouvons très bien nous passer de vous.

— Je vous connais ! Je vais vous payer ! dit von Hartmann furieux, et il continua dans la di-

rection qu'il imaginait être sa propre maison, très courroucé par les deux épisodes qui lui étaient arrivés en chemin.

Or, Madame von Baumgarten, qui regardait par la fenêtre et se demandait pourquoi son mari était en retard pour le dîner, fut très étonnée de voir le jeune étudiant arriver à grands pas sur la route. Comme nous l'avons déjà dit, elle avait une grande antipathie pour lui, et si jamais il s'aventurait dans la maison, c'était par tolérance et sous la protection du professeur. Elle fut donc encore plus étonnée lorsqu'elle le vit ouvrir le portillon et remonter à grands pas l'allée du jardin avec l'air de celui qui est maître de la situation. Elle n'en croyait pas ses yeux, et se hâta vers la porte avec tous ses instincts maternels en éveil. Depuis les fenêtres supérieures, la belle Élise avait également observé ce geste audacieux de la part de son amant, et son cœur battait la chamade, mêlé de fierté et de consternation.

— Bonjour, monsieur, dit Madame Baumgarten à l'intrus, alors qu'elle se tenait dans une majesté lugubre dans l'embrasement de la porte ouverte.

— Une très belle journée en effet, Martha, répondit l'autre. Maintenant, ne restez pas là comme une statue de Junon, mais activez-vous et préparez le dîner, car je meurs de faim.

— Martha ! Le dîner ! s'écria la dame, tombant à la renverse d'étonnement.

— Oui, le dîner, Marthe, le dîner ! hurla von Hartmann, qui commençait à s'énerver. Y a-t-il

quelque chose d'extraordinaire dans cette demande quand un homme a passé la journée dehors ? Je vais attendre dans la salle à manger. N'importe quoi fera l'affaire. Du jambon, des saucisses, des pruneaux... n'importe quelle petite chose qui se trouve à proximité. Vous êtes là, à me fixer à nouveau. Femme, allez-vous, oui ou non, vous remuer ?

Cette dernière adresse, prononcée avec un parfait cri de rage, eut pour effet d'envoyer la bonne madame Baumgarten voler le long du passage et à travers la cuisine, où elle s'enferma dans l'arrière-cuisine et entra dans une violente hystérie. Entre-temps, von Hartmann était entré dans la pièce et se jetait sur le canapé dans la pire des humeurs.

— Élise ! hurla-t-il. Maudit soit cette fille !  
Élise !

Ainsi rudement convoquée, la jeune femme descendit timidement les escaliers et se retrouva en présence de son amant.

— Mon chéri, s'écria-t-elle en l'entourant de ses bras, je sais que tout cela est fait pour moi ! C'est une ruse pour me voir.

L'indignation de Von Hartmann face à cette nouvelle attaque contre lui était si grande qu'il resta muet de rage pendant une minute et ne put que jeter des regards furieux et agiter les poings, tout en se débattant dans l'étreinte de la jeune femme. Quand il retrouva enfin la parole, il se laissa aller à un tel hurlement de passion que la jeune femme se laissa tomber dans un fauteuil,

pétrifiée de peur.

— Jamais je n'ai passé un tel jour de ma vie, s'écria von Hartmann en piétinant le sol. Mon expérience a échoué. Von Althaus m'a insulté. Deux étudiants m'ont traîné sur la voie publique. Ma femme a failli s'évanouir quand je lui ai demandé de dîner, et ma fille s'est jetée sur moi et m'a serré dans ses bras comme un grizzly.

— Vous êtes malade, mon cher, s'écria la jeune femme. Votre esprit vagabonde. Vous ne m'avez même pas embrassée une seule fois.

— Non, et je n'en ai pas l'intention non plus, dit von Hartmann avec fermeté. Vous devriez avoir honte de vous. Pourquoi n'allez-vous pas chercher mes pantoufles, et aider votre mère à préparer le dîner ?

— Et c'est pour cela, s'écria Élise, enfouissant son visage dans son mouchoir, c'est pour cela que je vous aime passionnément depuis plus de dix mois ? Est-ce pour cela que j'ai bravé la colère de ma mère ? Oh, vous m'avez brisé le cœur, j'en suis sûre !

Et elle sanglota comme une hystérique.

— Je ne peux plus supporter cela, rugit von Hartmann, furieux. Que diable veut dire cette fille ? Qu'ai-je fait, il y a dix mois, qui vous ait inspiré une affection si particulière pour moi ? Si vous m'êtes vraiment si attachée, vous feriez mieux de courir chercher le jambon et le pain, au lieu de dire toutes ces sottises.

— Oh, mon chéri ! s'écria la malheureuse jeune fille en se jetant dans les bras de celui

qu'elle imaginait être son amant, tu ne fais que plaisanter pour effrayer ta petite Élise.

Or, il se trouva qu'au moment de cette étreinte inattendue, von Hartmann était encore adossé au bout du sofa qui, comme beaucoup de meubles allemands, était quelque peu branlant. Il se trouva également que sous ce bout de canapé se trouvait un réservoir plein d'eau dans lequel le physiologiste menait certaines expériences sur les ovules de poissons, et qu'il gardait dans son salon afin d'assurer une température équitable. Le poids supplémentaire de la jeune fille, combiné à l'impulsion avec laquelle elle se jeta sur lui, fit céder le meuble précaire, et le corps du malheureux étudiant fut projeté en arrière dans le réservoir, dans lequel sa tête et ses épaules étaient fermement coincées, tandis que ses extrémités inférieures volaient en l'air, impuissantes. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. S'extirpant avec difficulté de sa position désagréable, von Hartmann poussa un cri de fureur inarticulé, et se précipita hors de la pièce, malgré les supplications d'Élise, il saisit son chapeau et se précipita dans la ville, tout ruisselant et échevelé, avec l'intention de chercher dans une auberge la nourriture et le confort qu'il ne pouvait trouver chez lui.

Alors que l'esprit de von Baumgarten, enfermé dans le corps de von Hartmann, descendait le sentier sinueux qui menait à la petite ville, ruminant avec colère ses nombreux torts, il s'aperçut qu'un vieil homme s'approchait de lui et semblait être dans un état d'ébriété avancé. Von Hartmann attendit sur le bord de la route et observa

cet individu, qui arrivait en titubant, titubant d'un côté à l'autre de la route, et chantant une chanson d'étudiant d'une voix très rauque et ivre. Au début, son intérêt était simplement excité par le fait de voir un homme d'une apparence aussi vénérable dans un état aussi disgracieux, mais au fur et à mesure qu'il s'approchait, il fut convaincu qu'il connaissait bien l'autre, bien qu'il ne puisse pas se rappeler où et quand il l'avait rencontré. Cette impression devint si forte que, lorsque l'étranger arriva à sa hauteur, il se plaça devant lui et examina attentivement ses traits.

— Eh bien, fiston, dit l'homme ivre, en regardant von Hartmann et en se balançant devant lui, où diable vous ai-je vu auparavant ? Je vous connais aussi bien que je me connais moi-même. Qui diable êtes-vous ?

— Je suis le professeur von Baumgarten, répondit l'étudiant. Puis-je vous demander qui vous êtes ? Vos traits me sont étrangement familiers.

— Vous ne devriez jamais mentir, jeune homme, dit l'autre. Vous n'êtes certainement pas le professeur, car c'est un vieil homme laid qui renifle, et vous êtes un grand jeune homme aux épaules larges. Quant à moi, je suis Fritz von Hartmann, à votre service.

— Vous n'êtes certainement pas cela ! s'exclama le corps de von Hartmann. Vous pourriez très bien être son père. Mais bonjour, monsieur, savez-vous que vous portez mes boutons et ma chaîne de montre ?



— *Donnerwetter* ! hoqueta l'autre. Si ce n'est pas le pantalon pour lequel mon tailleur est sur le point de me poursuivre, que je ne goûte plus jamais à la bière !

Alors que von Hartmann, accablé par les nombreuses choses étranges qui lui étaient arrivées ce jour-là, passait sa main sur son front et baissait les yeux, il aperçut par hasard le reflet de son propre visage dans une flaque d'eau que la pluie avait laissée sur la route. À son grand étonnement, il s'aperçut que son visage était celui d'un jeune homme, que sa tenue vestimentaire était celle d'un jeune étudiant à la mode, et qu'il était en tout point l'antithèse de la figure grave et érudite dans laquelle son esprit avait l'habitude de se perdre. En un instant, son cerveau actif passa en revue la série d'événements qui s'étaient produits et arriva à la conclusion. Il vacilla sous le coup.

— *Himmel* ! s'écria-t-il, Je vois tout. Nos âmes sont dans les mauvais corps. Je suis vous et vous êtes moi. Ma théorie est prouvée... mais à quel prix ! L'esprit le plus érudit de l'Europe doit-il se promener avec cet extérieur frivole ? Oh, les travaux de toute une vie sont ruinés !

Et il se frappa la poitrine dans son désespoir.

— Dites ! fit remarquer le vrai von Hartmann depuis le corps du professeur, je vois tout à fait la force de vos remarques, mais n'allez pas cogner mon corps comme ça. Vous l'avez reçu en excellent état, mais je constate que vous l'avez mouillé et meurtri, et que vous avez renversé du tabac à priser sur le devant de ma chemise à ja-

bots.

— Cela n'a guère d'importance, dit l'autre, d'un air maussade. Tels que nous sommes, tels que nous devons rester. Ma théorie est triomphalement prouvée, mais le prix à payer est terrible.

— Si je le pensais, dit l'esprit de l'étudiant, ce serait dur en effet. Que pourrais-je faire avec ces vieux membres raides, et comment pourrais-je faire la cour à Élise et la persuader que je ne suis pas son père ? Non, grâce au ciel, en dépit de la bière qui m'a bouleversé plus qu'elle n'a jamais pu bouleverser mon moi réel, je vois un moyen d'en sortir.

— Comment ? s'étonna le professeur.

— Comment ? en répétant l'expérience. Libérez nos âmes une fois de plus, et il y a de fortes chances qu'elles retrouvent leur place dans leurs corps respectifs.



Aucun homme en train de se noyer ne pourrait s'agripper à une paille avec plus d'ardeur que l'esprit de von Baumgarten à cette suggestion. Dans une hâte fébrile, il traîna sa propre monture sur le bord de la route et la jeta dans une transe mesmérique ; il sortit ensuite la boule de cristal de sa poche et parvint à se mettre dans le même état.

Les étudiants et les paysans qui passèrent par hasard dans l'heure qui suivit furent très étonnés de voir le digne professeur de physiologie et son étudiant préféré assis sur un banc très boueux et tous deux complètement insensibles.

Avant que l'heure ne soit écoulée, une foule s'était rassemblée et discutait de l'opportunité d'envoyer une ambulance pour transporter les deux hommes à l'hôpital, lorsque le savant ouvrit les yeux et regarda fixement autour de lui. Pendant un instant, il sembla oublier comment il était arrivé là, mais l'instant d'après, il étonna son public en agitant ses bras maigres au-dessus de sa tête et en s'écriant d'une voix ravie : « *Gott sei gedankt !* Je suis à nouveau moi-même ! Je sens que je le suis ! » L'étonnement ne fut pas moindre lorsque l'étudiant, se levant d'un bond, poussa le même cri, et tous deux exécutèrent une sorte de *pas de joie* au milieu de la route.

Pendant quelque temps encore, les gens eurent des doutes sur la santé mentale des deux acteurs de cet étrange épisode.

Lorsque le professeur publia ses expériences dans le *Medicalschrift*, comme il l'avait promis, il fut accueilli par l'intimation, même de la part de ses collègues, qu'il ferait bien de faire soigner son esprit, et qu'une autre publication de ce genre l'enverrait certainement dans un asile de fous. L'étudiant trouva également plus sage de garder le silence sur cette affaire.

Lorsque le digne conférencier rentra chez lui ce soir-là, il ne reçut pas l'accueil cordial qu'il aurait pu espérer après ses étranges aventures. Au contraire, il fut vertement réprimandé par ses deux parentes pour son odeur de boisson et de tabac, et aussi pour son absence pendant qu'un jeune vaurien envahissait la maison et insultait ses occupants.

Il fallut longtemps avant que l'atmosphère domestique de la maison du conférencier ne retrouva son calme normal, et plus longtemps encore avant que le visage génial de von Hartmann ne soit aperçu sous son toit. Mais la persévérance triompha de tous les obstacles, et l'étudiant réussit finalement à apaiser les dames enragées et à se rétablir dans la place. Il n'a maintenant plus aucune raison de craindre l'inimitié de Madame, car il est Hauptmann von Hartmann membre des Uhlans de l'Empereur, et sa tendre épouse Élise lui a déjà offert deux petits Uhlans comme signe et gage de son affection.